

Franck Maubert
Le Bruit
de la mer

*Direction la fin de la terre
à la poursuite de l'inattendu.*

Flammarion

A watercolor illustration of a mermaid with long, wavy blonde hair, sitting on a sandy beach. She is facing away from the viewer, looking out towards the sea. Her tail is green and scaly. To her right, there is a red starfish and a yellow seashell. The background shows a calm sea meeting a hazy, distant landmass under a pale sky.

Le Bruit de la mer

*Franck
Maubert*

Il y a quelque chose d'archaïque à suivre la découpe des côtes. Et sans doute quelque chose d'absurde dans ma course. Incapable de dire à Pierre qu'il est la cause de ce voyage, je vais à la rencontre d'autres solitudes, sous l'hypnose de la mer, de Bray-Dunes à l'île aux Faisans.

Pendant l'arrière-saison, Franck Maubert a parcouru les côtes de l'Ouest. Le Bruit de la mer est le récit de ce voyage.

Flammarion

Le Bruit de la mer

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Gallimard

L'eau qui passe, roman, 2018 (Prix Jean Freustié 2019).
Avec Bacon, 2019.

Romans

Est-ce bien la nuit ?, Stock, 2002.
Près d'elles, Flammarion, 2003.
Le Père de mon père, Philippe Rey, 2008.
Ville close, Écriture, 2013.
Visible la nuit, Fayard, 2014.
Les Uns contre les autres, Fayard, 2015.

Beaux-livres et essais

La Peinture moderne, Nathan, 1985.
Orsay peinture (avec Jean Selz), Nathan, 1986.
Lexique toxique, illustré par Roland Topor, Michel Lafon,
1996.
Voyeur de première, Mentha 1991; La Table ronde, 1998.
Le Paris de Lautrec, Assouline, 2005.
Gainsbourg for ever, Scali, 2005.
La mélancolie de Nino, Scali, 2006.
Maeght, une aventure de l'art vivant (avec I. et Y. Maeght),
La Martinière, 2006.
L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux.
Conversations avec Francis Bacon, Mille et une nuits/
Fayard, 2009.
Le Dernier Modèle, Mille et une nuits/Fayard, 2012 (prix
Renaudot essai 2012).
Gainsbourg à rebours, Fayard, 2013.
L'Homme qui marche, Fayard, 2016.

Franck Maubert

LE BRUIT DE LA MER

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction d'Élisabeth Samama

© Flammarion, 2020, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0815-1794-3

à Béatrice

« J'avoue ne pas savoir ce que
je recherche. Sans doute le bruit
de la mer dans l'oreille d'un
ours. »

HIPPOLYTE TAINÉ,
Voyage dans les Pyrénées

BRUMES LUMINEUSES

LE NORD EN JANVIER

Le jour se lève mais on ne le voit pas. La nuit froide résiste. J'ai quitté Lille assez tôt. Après avoir traversé des banlieues, des zones industrielles et abandonné enfin l'autoroute, ce sont des étendues à perte de vue, des buissons, des toits rouges. Des fossés bordent la départementale pas plus large qu'un chemin. Routes droites que je croise d'équerre, champs tirés au cordeau. Betteraves, choux, chicorée, pommes de terre. Une ligne de peupliers, une ferme basse, un clocher au lointain émergent dans la brume. Le paysage revêt un voile de mélancolie, une étrange ambiguïté. Il pleut. Des larmes pourraient monter.

Avant mon départ, mon vieil ami Pierre m'a demandé : « Mais pourquoi pars-tu ? Qu'est-ce que tu vas te perdre au bord de la mer en hiver ? On a encore des expositions à voir, des musées à visiter. Tiens ça fait un moment que nous ne sommes pas allés à Guimet. » Pierre est malade,

un cancer. Depuis deux ans il se bat, stoïque, en silence. J'ai remarqué à de minces détails que son corps commençait à le lâcher. Il a l'élégance de faire comme si de rien n'était, même s'il envisage secrètement les ténèbres. L'été dernier, alors que nous marchions côte à côte en nous dirigeant vers l'hôtel Drouot, il m'avait confié : « Je vais crever. » J'ai eu la respiration coupée et j'ai fait comme si je n'avais rien entendu.

Pierre continue à dessiner, il complète un livre que j'avais édité il y a trente ans : *Paris de ma jeunesse*. Il y ajoute d'autres souvenirs, des lieux de son enfance, des personnes rencontrées... Je sais que cet ouvrage avec ses dessins et ses textes brefs teintés de mélancolie et, parfois, soulignés d'un trait d'humour seront sa façon à lui de signer des mémoires. Un testament ? L'autre Pierre est un collectionneur fou, toujours avec une nouvelle œuvre à acquérir qui lui trotte dans la tête. Un buste antique en marbre du XVI^e siècle comme un tableau de Bando, un peintre surnommé le Bronzino japonais... Tout l'attire. Sa collection est insaisissable, constituée de menus chefs-d'œuvre. J'ai pour habitude de l'accompagner dans ses chasses aux trésors. Il connaît tout et m'apprend beaucoup. Deux ou trois fois par semaine, nous allons dans les salles des ventes, à Drouot, son endroit de perdition, comme il dit. Nous faisons aussi le

Le Nord en janvier

tour des libraires de livres anciens, des antiquaires, toujours à tenter de dégoter l'inutile nécessité.

Je pars pour rompre le rituel de nos déjeuners et de nos promenades dans Paris à la recherche de l'impossible.

M'absenter pour oublier. Amorcer un deuil à venir. Disparaître avant qu'il ne disparaisse. Quand j'ai pris ma décision, je venais de lire *La Longue Route de sable*, suivant Pier-Paolo Pasolini qui avait roulé le long des côtes italiennes à bord de sa petite Fiat. C'est lui qui m'a donné le prétexte de descendre les côtes françaises. Mais, cette fois, partir est une lâcheté et une délivrance, un redoutable cynisme.

Sans trop savoir où je vais, je longe les canaux d'irrigation. J'apprendrai plus tard qu'on les nomme en flamand *watergangs* ou *watringues*. Et que ce sont eux qui arrosent ou assèchent les terres fertiles. Ce coin est une lagune, une sorte de polder de deux mille hectares gagnés sur la mer. Je cherche la direction de Bray-Dunes, ville frontière avec la Belgique. On m'a parlé d'un camping : Le Perroquet. Ce Perroquet du Nord, un oiseau comme une énigme à résoudre. La pluie fine et serrée s'écrase par saccades sur le pare-brise. À un carrefour se tient un passant cagoulé, emmitouflé dans un large manteau à carreaux. Je lui demande la direction du camping. À la voix seulement, je comprends qu'il s'agit d'une femme. Ses pommettes

durcissent ses traits. Avec son fort accent ch'ti, elle me prévient : « En face, il n'y a plus rien ni personne, seulement le vent. » En attendant, il souffle le vent, le vent du nord, un vent de glace. Et à ma droite des moulins. À vent. Sur le bas-côté, un panneau indique : « Vous êtes aux Moères, altitude : moins 2,50 mètres ». Ce doit être de l'humour. Mais non : j'ai lu que ces terres ont été sauvées des eaux à plusieurs reprises après des conquêtes et des reconquêtes. À une intersection un autre panneau indique Les Moères, Bray-Dunes. J'emboîte la départementale 947. Dans la bourgade, je dépasse les modestes maisons de la rue principale, puis de moins en moins d'habitations, de plus en plus de cafés. Et une salle communale baptisée Dany Boon, un natif d'Armentières. Beaucoup de bars-tabacs. La plupart d'entre eux sont fermés, certains « pour congés », d'autres définitivement. Chez Marie-Picon, Le Vice-versa, L'Embuscade, Le Pourquoi pas... Sur la façade de l'un d'eux, on peut lire en lettres capitales : PRODUITS FRANÇAIS. PRIX BELGES. BEAUCOUP PLUS QUE DU TABAC. Ma jauge d'essence passe dans le rouge. Et là je ne souris plus. Je poursuis ma route. Sans m'en rendre compte, j'ai glissé en lenteur vers la Belgique. L'ancien poste-frontière a été transformé en boutique de confiseries et chocolats. Je suis toujours à la recherche du Perroquet. La pluie drue continue

Le Nord en janvier

à tomber et derrière le va-et-vient des essuie-glaces, défilent des maisons coquettes aux tuiles mécaniques rouges et aux murs de briques ripolinées en blanc. Enfin une pompe à essence. La maison n'accepte ni chèque ni carte de crédit. J'ai du mal à trouver la tête du jeune homme qui tient la caisse au milieu des cartouches de cigarettes et des monceaux de bonbons et de Toblerone géants. Même enfant, je n'ai jamais été amateur de sucreries. Le plein d'essence effectué, je suis soulagé. D'un seul coup, un bleu de porcelaine perce l'uniformité d'un ciel de zinc. Sur la droite, des serres où l'on vend des fleurs, des plantes et des oiseaux. Après quelques tours de roues, dans un renfoncement, apparaît le camping à l'enseigne du Perroquet. L'animal se perche sur une arche métallique. Je pousse un cri de joie que personne n'entend. À l'entrée, une maisonnette en bois, épicerie café-tabac, badigeonnée d'un vert pomme. Un taudis. Sur sa toiture rouge se dresse la sculpture géante d'un bouledogue vert pomme lui aussi. Je me gare sur le parking désert. Un écriteau signale une fermeture définitive. Plus loin, un chalet d'accueil. Je pousse la porte. Devant des rayonnages de bois blancs et vides, l'hôtesse tout en cheveux blonds jusqu'au bas des reins ouvre de grands yeux. Elle porte un pull moulant qui souligne des formes voluptueuses et surtout une poitrine hors norme, difficile à ignorer, un modèle Russ Meyer. Sans

que je ne lui réclame rien, elle me tend une feuille avec les nouveaux tarifs : « Vous êtes chanceux, cette année les prix ont baissé. » Je consulte la page. Une nuitée, douche incluse, coûte 5,40 euros, on peut y ajouter 0,50 euros pour un chien et 2,90 euros pour une caravane ou 2 euros pour une toile de tente. Soit, sans trop m'avancer, le loyer le moins cher de l'Hexagone. Et toujours, avec le sourire, sur un ton complice : « À cette période creuse, on peut vous faire un forfait. Vous savez, c'est bien mieux qu'un camping. » Je vais y réfléchir. La blonde platine m'encourage à me promener dans le parc d'une trentaine d'hectares au milieu des dunes : « Pour vous faire une idée. » Le temps ne s'y prête pas, malgré un pâle rayon de soleil. Toujours le vent du nord. Et un air puissamment iodé.

Je chantonne : « La mer du Nord en hiver/Marcher dans la brume sur le chemin des dunes/La plage de Malo Bray-Dunes/La mer du Nord en hiver sortait ses éléphants gris-vert. Le vent de Belgique... » J'aimerais tellement voir des éléphants gris-vert. Je suis un chemin goudronné, puis sablonneux, qui mène jusqu'à la mer. Des allées creusées entre les dunes serpentent au milieu des pins maritimes ; un peu partout des dizaines et des dizaines de mobil-home qui ont conservé leurs roues enterrées dans le sable ou montés sur des parpaings. *Immobilier-home*. Ils s'alignent, sages

Le Nord en janvier

parallélépipèdes blancs aux volets clos, parfois séparés par une haie de troènes. Pas âme qui vive, la blonde de l'accueil me l'avait annoncé : « Nous sommes en morte-saison. » Comme un exode récent, un village de silence. Enfin les éléphants gris-vert. Ici la mer s'ébroue. Le vent balaie la côte, envoie voleter ses paquets d'écume sale. Les eaux envahissent la terre, bientôt la bande de sable sera recouverte d'une mousse blanchâtre. Je sens monter en moi un goût amer. Le sable cingle. Une plage sans fin s'étale de part et d'autre. En face, un gris de glace, l'horizon. D'un côté, des tours et des grues, buildings de La Panne, c'est la Belgique. Il y a presque quarante ans, j'y avais rencontré un peintre. Il portait des chemises à carreaux aux manches découpées, même en hiver ; il parlait bas de ses thèmes de prédilection, l'Antiquité, les gares, les femmes nues, Tintin et le professeur Tournesol, sous le regard attentif de sa frêle épouse. Quelques pas sur le sable et on se trouve en Belgique. À l'opposé, dans la grisaille, je devine la zone industrielle de Dunkerque. Le Perroquet vert, pris en tenaille, n'a qu'à bien se tenir. Le café de la plage a empilé et enchaîné ses chaises de plastique sous l'auvent. J'aurais bien bu un grog. Une pluie drue se met à tomber, je relève mon col. Dans un coin, près des coques de bateaux multicolores, un type avec une casquette de marin bricole une barrière. Je m'approche :

« Ce n'est pas un temps à mettre un chat dehors. » Visage pâle, parsemé de taches de rousseur, moustache poivre et sel. Il m'ignore. Je reste planté près de lui. Au bout d'un moment, il finit par lâcher, sans desserrer les dents : « C'est en été qu'il faut venir, ça grouille de partout, on ne sait plus où donner de la tête. C'est la fête vingt-quatre heures sur vingt-quatre ici. Il y a une vraie vie ici, vous n'imaginez même pas ici. » Puis il se baisse et reprend son ouvrage avec ses clous, ses ficelles. Je n'en tirerai pas un mot de plus. Je laisse les éléphants gris-vert et sous la pluie battante remonte le chemin jusqu'à ma voiture. À l'entrée, l'hôtesse et son ondulation blonde, si longue que je pense à une perruque, ouvre la porte de sa guérite, comme si elle attendait mon retour : « Alors ? Je vous avais prévenu, il n'y a pas grand monde. Revenez aux beaux jours, vous verrez on sait bien s'amuser chez nous. » Que laisse-t-elle entendre ? Haut, au-dessus des dunes, tournoie la chevelure d'un cerf-volant. Je me demande bien qui tient la corde.

La logique géographique voudrait que je glisse le long de la côte jusqu'à Dunkerque tout proche, en passant par Zuydcoote. Mais j'y reviendrai plus tard. Je délaisse la côte pour reprendre la départementale 947 qui file dans le plat pays, à la recherche du Café des Orgues. « Un café où se trouvent les plus beaux limonaires de France,

Le Nord en janvier

d'Europe », m'a annoncé un ami lillois, prêt à dire, sans exagération, bien que ce soit son genre, « sur terre ». J'espère y retrouver l'ambiance des bals du 14-Juillet et les flonflons du village de mon enfance en Champagne. C'est à Herzelee. Une trentaine de kilomètres, d'après la carte Michelin. Je passe par Hondschoote, une ancienne capitale de la draperie, gros bourg à la pierre blonde, fier de ses deux moulins. On y annonce dans quelques jours la course aux anguilles. Rien à voir avec le poisson de la mer des Sargasses ; c'est une marche familiale de dix kilomètres autour de la ville. Je ne rate rien. Herzelee est un village sans histoire, sur la place, son restaurant Au Bœuf gras et son Café des Orgues, rue des Orgues. Une institution locale tenue par la famille Ameloot depuis deux générations. On y vient dès seize heures le dimanche, des alentours et même de Belgique. Pour danser. Et boire. Une fois franchie la porte, vous ne savez plus ni où vous êtes, ni, peut-être, qui vous êtes. Près du bar, un cheval de manège se cabre. Un univers mi-Belle Époque, mi-forain. Les clients débarquent par grappes, déjà prêts à rire, à danser et à boire des pintes de bière, bien sûr. Que les pisse-froid passent leur chemin. Trois orgues géantes tapissent les murs. Elles mesurent quatre à cinq mètres de haut et autant de large. Elles proviennent des foires ou des cabarets des Flandres et fonctionnent grâce à un système de

soufflerie digne des meilleurs horlogers suisses. Il n'en reste plus qu'une vingtaine dans le monde. Une plaque de métal gravée indique la marque de leur inventeur : Théophile Mortier. Elles présentent des façades très travaillées dans un style qui agence le rococo et l'Art déco. L'un avec deux poissons exotiques qui se font face, un autre, plus large encore et plus haut, brille de tous ses feux or et de toutes ses bouches cuivrées, huit je crois, avec des ornements sculptés et ses tableaux finement peints, des élégantes, dans un goût très XIX^e, tendance cocotte. Ce ne sont pas des orgues d'église mais des limonaires qui décryptent des cartes perforées et remplacent un orchestre complet. Fond d'accordéons et musette. Pas seulement. Des airs populaires tels que le *Bambino* de Dalida sont repris en chœur par la salle. Les clients s'attrapent les uns les autres, abandonnent leur table en Formica et leur pinte pour aller cueillir un nouveau partenaire qui ne refuse jamais d'user ses semelles sur le parquet. Quand viennent les tangos, entraînés par Astor Piazzola, les habitués font leur numéro *caliente*. Ils adorent les danses qui serrent. Des hommes plutôt minces et pâles aux visages tourmentés, des femmes plus épanouies et réjouies. Tous bougent à leur façon, et sans manières. D'autres, la trogne congestionnée, le regard obstiné, ruminant et s'accrochent à leur double pinte dans une immobilité parfaite.

Le Nord en janvier

Le soir venu, on sert les carbonnades et les frites. La chaleur monte d'un cran encore. On boit, on chante, on s'embrasse, on s'enlace. Pas de place pour la mélancolie. Tout le monde rit de bon cœur. Moi aussi, je me mets à rire. Les morceaux s'enchaînent jusque tard. Rock, rasta, polka, valse lente... Oui, je retrouve un peu l'ambiance de mes 14-Juillet campagnards, ces bals où je ne dansais pas. Déjà je restais de côté à observer les gens, un peu comme aujourd'hui. Aux commandes des orgues, Jean-Luc, un employé du tri postal. Le mot « facteur » lui colle à la peau. Fidèle à son poste chaque fin de semaine : « Oui, les dimanches passent trop vite, plus vite que les autres jours. » Il me raconte que les orgues l'ont piqué depuis que sa mère l'a entraîné là petit enfant. Il avait même eu l'impression de voler quand Janine, la maîtresse des lieux, lui avait fait la danse de l'aéroplane. Ceux qui se font accrocher s'en souviennent encore. Moi aussi, je m'en souviendrai, même si j'ai eu le sentiment d'être un étranger. Quand je ressors, ivre de musique et de bières ambrées, je titube dans la nuit et je ne sais plus très bien où je suis.

Je reprends la route. Toujours ce ciel d'où sourd l'espoir d'une lumière. Mon portable tremble : la voix basse de Pierre. Il me demande où je me trouve. Je me rends à Bergues. C'est le

cœur des Flandres, paraît-il. Oui, me dit-il, on la compare à Bruges ou à Aigues-Mortes. Au bout du téléphone, j'entends sa plume courir et chanter sur le papier. Une commande pour les journées du patrimoine : « Je dois rendre mon dessin avant ce soir. – Et tu ne dois pas passer un scanner ces jours-ci ? » Il a déjà raccroché.

Bergues. Là aussi, l'eau s'est retirée et la ville s'est retrouvée orpheline de mer, dans les terres, ceinte de ses remparts. Aujourd'hui seuls les nuages partent à l'assaut de ses tours. Vauban a lui aussi contribué à sa fortification. En son centre, les maisons aux briques de sable jaune se serrent les unes les autres en un doux mouvement circulaire. J'y retrouve un air italien, quelque chose de Sienne... Si le temps était plus souriant. Ici, à Bergues, comme dans toutes les riches villes du Nord, un de ces beffrois fort ouvragés rivalise avec les clochers d'églises. Et tout en haut, le grand lion des Flandres semble hurler : « Osez le prendre ! » En hâtant mon pas, à cause du froid, comme ceux qui vont se réfugier dans un des estaminets de la place Saint-Martin, j'entends les secrets qui s'y murmurent depuis le temps où Bergues était la capitale de la laine, celui de Venceslas Cobergher, gentilhomme bienfaiteur de la ville.

Le Nord en janvier

À Zuydcoote, un fantôme de briques surgit dans la brume. Sur le mur d'enceinte rongé par le lierre courent les lettres effacées d'un sanatorium maritime. Un bâtiment comme un deuil infini. Une ombre longue arpenne le sable. L'homme dans un imperméable clair remue les bras pour tenter de se réchauffer. À mon approche, il cesse de s'agiter. Le vent du nord très vif nous frappe de plein fouet. Quand je m'apprête à lui parler, il se penche vers moi en toussant, ses yeux s'allument. Il s'appuie d'une épaule contre le mur en briques du sanatorium. Sans que j'aie à lui poser de questions, il m'explique que le « sana » a servi d'hôpital durant la Première et la Seconde Guerre. En juin 1940, quatre cent mille Français, Belges, Canadiens et Britanniques ont été refoulés sur une bande de sable rétrécie, précisément où nous nous trouvons. Ce sera l'opération Dynamo déclenchée par les Anglais, la tragique poche de Dunkerque. L'homme sur sa lancée me confie : « Entre le 21 mai et le 4 juin 1940, il y a eu neuf cents avions abattus, quarante-huit mille tués et trente-quatre mille prisonniers, dont mon père. Après avoir fait la Première Guerre, il avait rempli, il avait trente-cinq ans. Il fut, avec ses autres camarades, encerclé par l'armée allemande. Il a failli périr ici. » L'homme tend son bras vers la mer. « Il ne savait pas nager. Quand il a réussi à

atteindre un bateau anglais, les soldats lui ont donné des coups de crosse sur les mains pour l'empêcher de monter. Il a eu des doigts cassés et huit côtes fêlées. Il a été fait prisonnier par les Allemands. Les soldats s'étaient enterrés dans le sable.» D'une voix feutrée, il me dit qu'il a conservé le casque de son père criblé de balles. Il s'excuse avant de disparaître. Son imperméable mastic se confond avec le sable.

De l'autre côté de la route, le cimetière avec ses croix. Près de trois mille. Celles des Français, des tirailleurs sénégalais, des Anglais, des Allemands... Quel courage fallait-il à tous ces militaires pour se laisser canarder. Pauvres petits soldats. L'été, ceux qui campent dans les dunes et installent leur carré de serviette-éponge sur le sable se souviennent-ils ?

Au niveau de Gravelines, je traverse un fleuve côtier, l'Aa, qui fait le bonheur des cruciverbistes et des pêcheurs à la mouche. Les truites de mer le remontent, paraît-il.

Dunkerque surgit. Un paysage de grues portuaires, de constructions métalliques qui avancent sur l'eau. La guerre a fait des ravages, la commune a été détruite à plus de quatre-vingts pour cent. J'entre dans la ville par de larges avenues encadrées de bâtiments en ciment, en briques (toujours la brique du Nord), avec l'impression d'être à Caen ou au Mans, villes reconstruites, elles aussi, à la hâte sur les ruines

de 1945. J'arrive au pied du beffroi gothique. Des pierres blondes, des échauguettes aux angles. J'avoue ne pas être sensible à cet édifice très travaillé, trop à mon goût, et s'il faut lui trouver une qualité ce serait, à la rigueur, le rythme de son carillon. Quand les cinquante cloches se mettent à tinter, un sourd doit se réveiller. Elles peuvent jouer, paraît-il, la *Cantate à Jean Bart*. Je vais rendre hommage au corsaire des corsaires. Sa statue (1844), en bronze, signée David d'Angers est une des fiertés de la ville. Jean Bart à l'air triomphant et si fier, brandissant son sabre si haut qu'on l'entendrait presque hurler « À l'abordage ! ». Ses bottes mesurent au moins un mètre mais c'est sa tête surtout, coiffée de son chapeau à plumes, que je juge disproportionnée. Il ne doit pas falloir le regarder du pied de l'édifice comme je le fais, plutôt s'en éloigner pour la perspective et l'harmonie. Maintenant je me promène sur la digue. Rien de tranquille, la mer comme un bouillon froid. Des tonalités de fin du monde. L'eau se déchaîne, le vent siffle, des paquets d'écume grisâtre volettent dans l'air, le sable cingle. Je ne devrais pas être là, à avancer seul contre le vent. D'un coup, je ressens une vive anxiété, et la question de Pierre tambourine dans ma tête : « Pourquoi tu pars ? » Pour fuir cette nouvelle ininterrompue qui se forme du silence. Fuir un désastre annoncé. Je ne lui dirai pas.

Les maisonnettes face à la mer font songer aux *semi-detached houses* anglaises. Certaines avec des

bow-windows, d'autres avec des colombages, d'autres encore à la façade recouverte de mosaïques. Un semblant d'air balnéaire. La digue de quatre kilomètres se perd dans le gris si gris de janvier. Tout au long, des travaux de rehaussement en vue de la montée des eaux. Le vent envoie des nuages de sable qui recouvre la route. J'avance tête baissée et me heurte à un grand gaillard. Je bredouille une excuse. L'homme me répond : « Il faut être né à Dunkerque pour y habiter. » Il se présente : Éric-Charles. Et me propose de me réchauffer autour d'une tasse de thé. Il a aménagé son rez-de-chaussée en bureau-musée-foutoir surchargé de souvenirs, photos, tableaux, sculptures et bricoles en tous genres. De nombreuses maquettes de bateaux, des sous-marins de guerre surtout et la collection Hetzel de Jules Verne. C'est son repaire. Il m'apporte une tasse brûlante et insiste pour me montrer son « mur Jean Bart ». Des gravures représentent le corsaire solide et costaud, presque plus ordinaire que sa statue. David d'Angers l'a idéalisé pour répondre à une commande, m'explique mon hôte. La mer et ses rouleaux d'écume s'invitent à travers la baie vitrée. Par gros temps l'eau doit fouetter les façades. Éric-Charles n'a aucune inquiétude. « Mais on ne sait jamais avec la montée des eaux, ça pourrait arriver. » On sonne à la porte, son copain Guy. Ils ont fait des affaires ensemble. Guy, un air débonnaire et